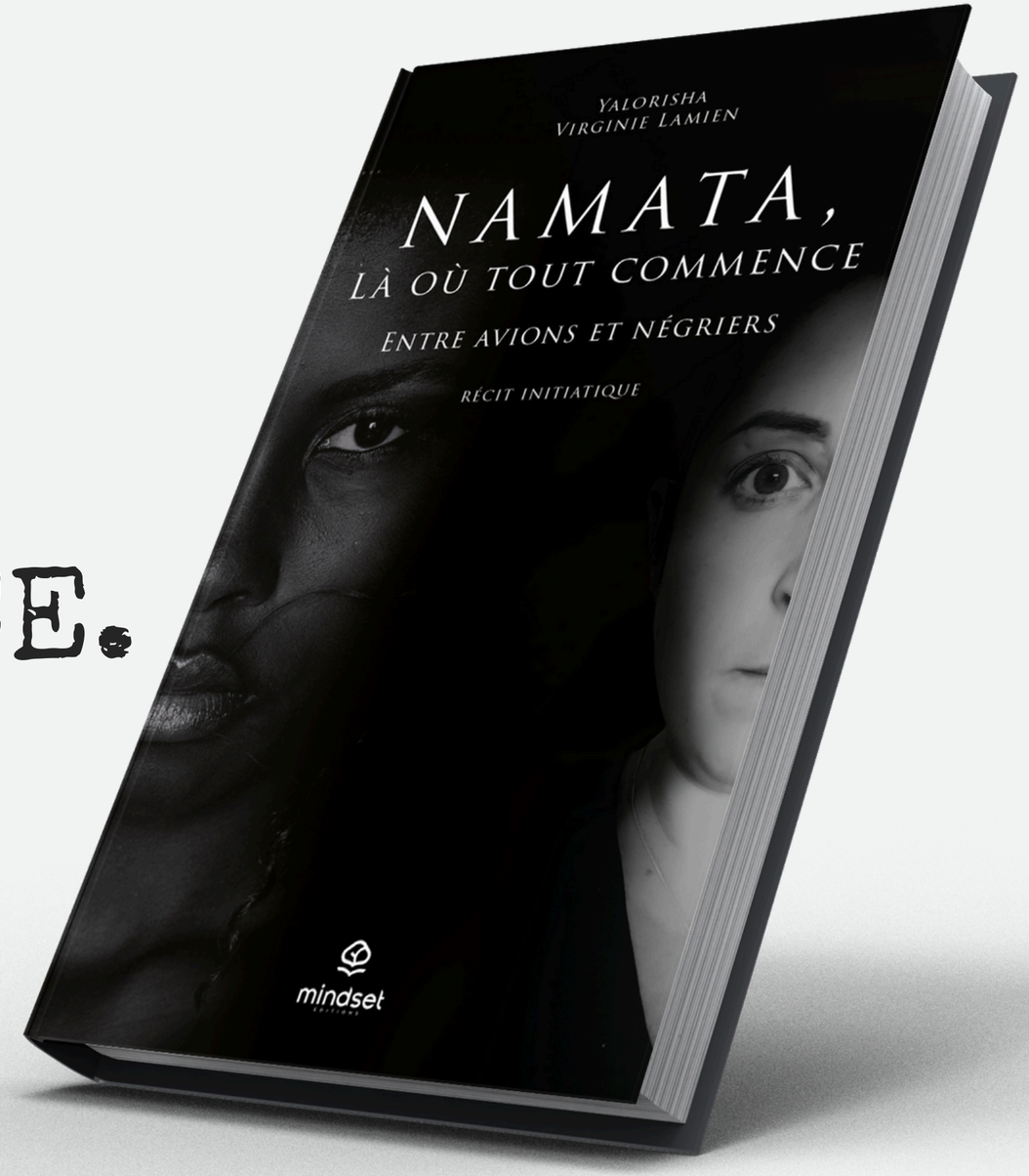
Yalorisha

NAMATA,

LÀ OU TOUT COMMENCE.



ROMAN INITIATIQUE
AUTRICE : YALORISHA VIRGINIE

KIT PRESSE

INFORMATIONS PRATIQUES

Titre : Namata, là où tout commence
Autrice : Yalorisha
Éditeur : Mindset Éditions
Parution : 2021
Format : Broché, 154 pages
ISBN : 978-2-492761-14-0
Genre : Roman initiatique / Littérature afro-descendante / Décolonisation des savoirs

CONTACT PRESSE & RESSOURCES
Dossier de presse complet disponible : biographie de l'autrice, Présentation livre, Q&R, Angles presse différenciés, note d'intention, extraits, citations.

INTERVIEWS, RENCONTRES :
Yalorisha est disponible pour des interviews approfondies

SITE INTERNET
https://yalorisha.com/

RÉSEAUX SOCIAUX
Facebook : https://www.facebook.com/Yalorisha
Instagram : @yalorisha

CONTACT PRESSE
Alice Delacroix-Verchet
Email : alice@edissio.com
Téléphone : 09 52 93 08 31

KIT PRESSE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Namata : quand une prêtresse du candomblé réécrit l'histoire de l'esclavage et questionne notre rapport aux spiritualités africaines
Pourquoi admirons-nous le chamanisme amazonien mais diabolisons-nous le vaudou ?

Pourquoi l'esclavage reste-t-il « un problème noir » alors qu'il est un traumatisme collectif non-réparé ?

Dans “Namata, là où tout commence” (Mindset Éditions), Yalorisha Virginie, prêtresse initiée au Brésil, signe un premier roman qui dérange, dérange et répare. Une double narration puissante entre une femme africaine déportée au XVIIIe siècle et l'autrice en pleine initiation spirituelle.

Un livre qui refuse les compromis.

UNE DIABOLISATION QUI PERSISTE

« Rien que le mot 'vaudou', utilisé comme synonyme de 'magie noire', est déjà une forme de racisme », affirme Yalorisha.

Ce premier roman part d'un constat simple et glaçant : les spiritualités africaines restent diabolisées en Occident, héritières d'une propagande esclavagiste jamais déconstruite.

“Namata, là où tout commence” refuse cette vision. Le livre révèle comment le candomblé, l'umbanda et le vaudou ne sont pas du folklore : ce sont des spiritualités de résistance, nées dans l'horreur de la traite négrière, qui ont permis aux esclaves de rester humains.

« Dans les bateaux négriers, des passagers clandestins étaient à bord, invisibles, mais présents : les divinités vaudous du peuple Fon, les orishas des yorubas, les fétiches familiaux de l'ensemble de l'Afrique, les Ancêtres, forces de tous. »

KIT PRESSE

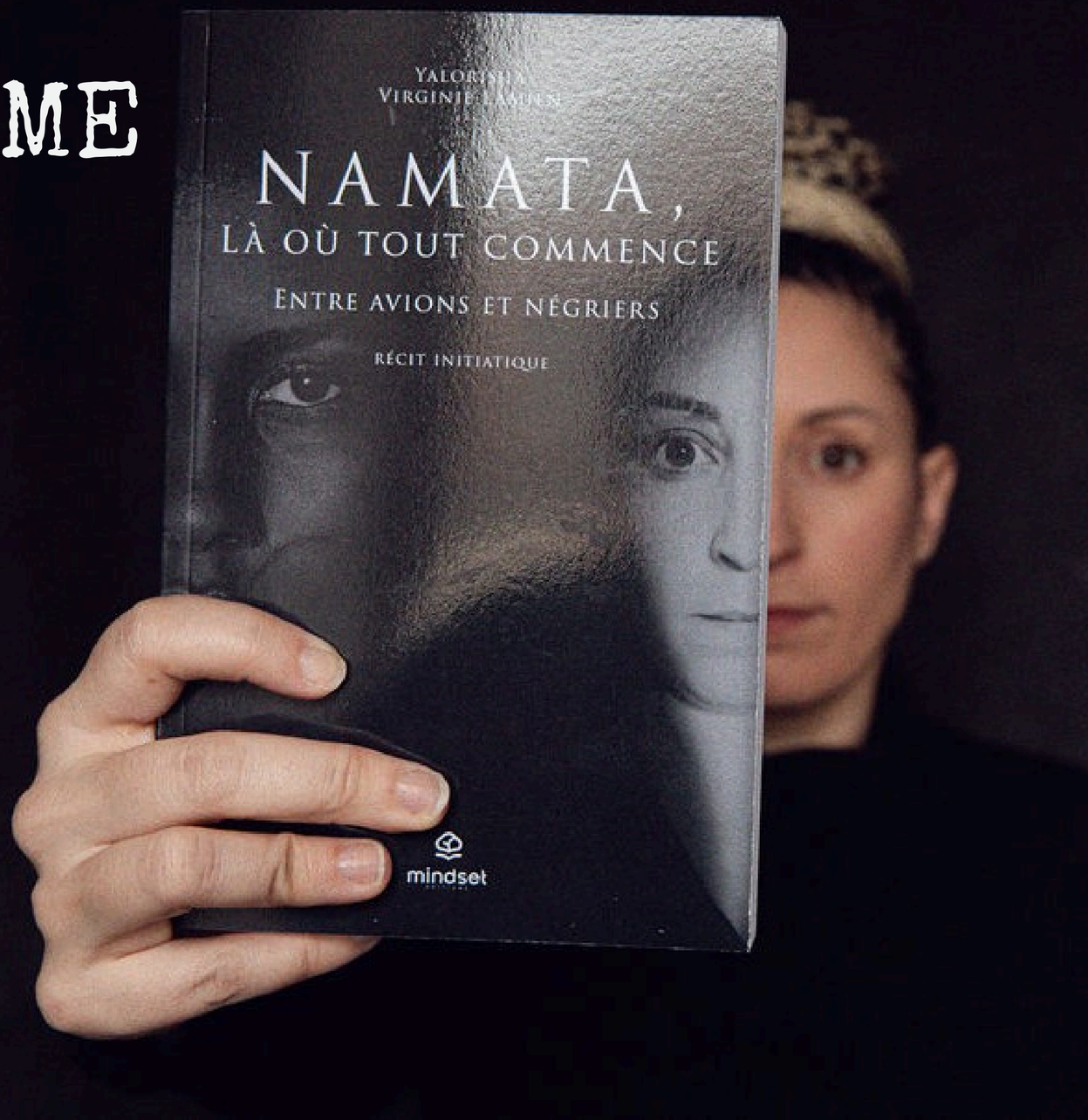
DEUX VOIX, UN MÊME TRAUMATISME

Namata entrelace deux récits : celui de Namata, jeune Africaine capturée et déportée au Brésil au XVIIIe siècle, et celui de Yalorisha, femme contemporaine en pleine initiation au candomblé.

L'écriture, quasi automatique, s'est imposée : « C'est Namata qui m'a chuchoté son histoire », confie l'autrice.
Dans le récit de Namata, pas de filtre : la violence de la capture, l'horreur de la traversée, les « cages mentales » créées par l'esclavage.

Le roman montre avec une rare puissance comment la déshumanisation systématique se perpétue bien au-delà des chaînes physiques.

« Les prisons peuvent être invisibles, et si d'une cage il est possible de s'enfuir, d'une prison intérieure, dont les barreaux ont été érigés en soi, la fuite devient impossible. »



UN LIVRE QUI QUESTIONNE TOUS LES LECTEURS

« L'esclavage n'est pas un problème de la communauté noire. C'est un traumatisme de notre histoire collective qui doit être considéré et réparé, quelle que soit notre couleur de peau », affirme Yalorisha.

Namata interpelle différemment selon qui le lit. Aux personnes afro-descendantes, le livre offre une reconnexion à une ancêtre originelle, une mémoire qui résonne. Aux personnes blanches, il demande de questionner leur propre condescendance envers l'Afrique, héritée de la propagande esclavagiste.

« Ce livre m'a donné de la résilience, confie l'autrice. Si des hommes et des femmes ont survécu à l'esclavage, quelle épreuve de ma vie ne puis-je pas surmonter ? »

« Nos cérémonies arrivaient à nous faire transcender notre souffrance et nous permettaient de trouver la force de rester debout, fiers et vivants. »

BIO YALORISHA

Pour mentions rapides, quatrième de couverture, réseaux sociaux

Yalorisha est consultante en accompagnement digital en Suisse romande. Suite à une crise personnelle et la découverte de la transe, elle s'est initiée aux cultes des orixas à Recife, au Brésil. En 2017, elle reçoit le titre de Yalorisha, prêtresse du culte des orixas.

Elle propose aujourd'hui des accompagnements individuels en Suisse et en ligne sur la médecine des orixas. Namata, là où tout commence est son premier roman. Elle anime le podcast Mille et une façon de vivre sa Foi, dédié au dialogue interreligieux.

Pour portraits approfondis, dossiers de presse, articles

Yalorisha incarne une double réalité : celle d'une professionnelle de l'accompagnement digital en Suisse romande, et celle d'une prêtresse initiée aux spiritualités afro-brésiliennes. Son parcours témoigne d'une quête de sens qui unit rationalité et sacré.<

C'est suite à une crise personnelle profonde et la découverte de la transe que son chemin bascule. Cette expérience la mène à Recife, au Brésil, où elle s'initie aux cultes des orixas, ces divinités de la nature et de la sagesse ancestrale africaine. En 2017, elle reçoit le titre de Yalorisha, qui signifie « prêtresse du culte des orixas », consacrant ainsi son engagement spirituel.

Aujourd'hui, elle exerce en Suisse et en ligne, proposant des accompagnements individuels basés sur la médecine des orixas. Loin de tout folklore, sa démarche offre un pont entre le monde contemporain et les traditions ancestrales afro-brésiliennes, permettant à chacun de renouer avec ses racines invisibles.<

“Namata, là où tout commence” est son premier livre. L'écriture s'est imposée à elle de manière inattendue, sous la forme d'une écriture presque automatique : « C'est Namata qui m'a chuchoté son histoire », confie-t-elle. Ce roman entrelace deux récits. celui d'une femme africaine déportée au XVIIIe siècle et celui de sa propre initiation, pour questionner la transmission des mémoires et la réparation des blessures collectives.

Au-delà de l'écriture, Yalorisha anime le podcast Mille et une façon de vivre sa Foi, un espace de dialogue qui ouvre à la découverte de différentes spiritualités. Son objectif : cultiver la tolérance en permettant à chacun de comprendre et de respecter la foi de l'autre.<

Elle travaille actuellement à un second livre consacré à Marie Laveau, figure emblématique du vaudou de la Nouvelle-Orléans, poursuivant son exploration des spiritualités de résistance et de réparation.

PRÉSENTATION DU LIVRE

Namata, là où tout commence est un premier roman qui unit deux voix, deux époques, deux mondes apparemment opposés.

À travers une double narration poétique et incarnée, Yalorisha tisse un pont entre la mémoire de l'esclavage et la spiritualité afro-brésilienne contemporaine, explorant comment les blessures du passé habitent encore le présent et cherchent leur réparation par le rituel.

UNE DOUBLE NARRATION,

DEUX DESTINS ENTRELACÉS

NAMATA

LE RÉCIT DE NAMATA

Une jeune femme africaine arrachée à son village au XVIIIe siècle, déportée sur un bateau négrier et réduite en esclavage au Brésil.

Nous suivons son parcours depuis la violence de la capture jusqu'à sa vie dans une plantation, où elle devient mère de jumeaux nés d'une relation complexe avec son « maître », Joseph.

À travers sa voix, c'est toute la brutalité de la traite négrière, l'avilissement systématique et les stratégies de survie spirituelle qui se révèlent.

VIRGINIE

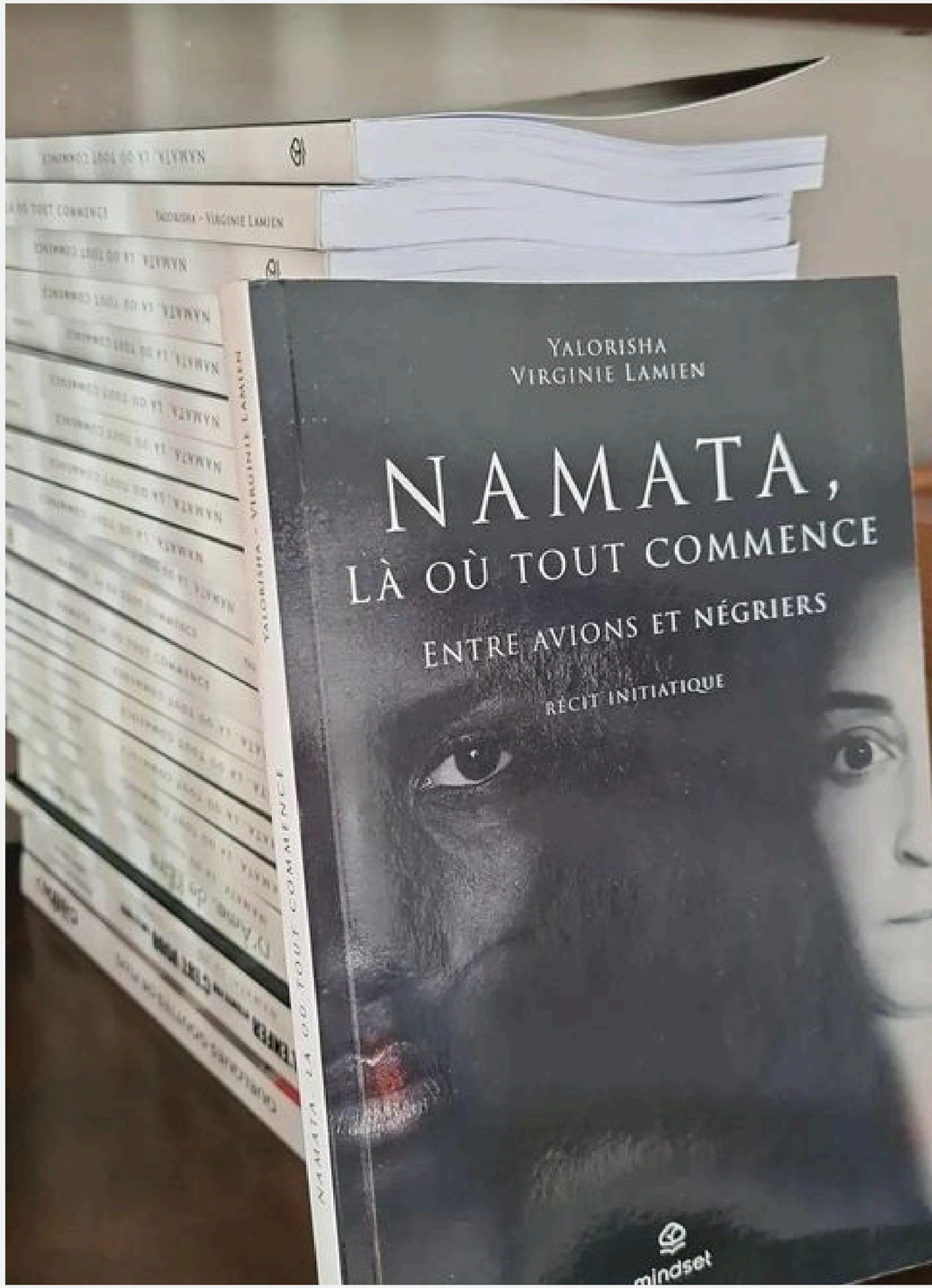
LE RÉCIT DE VIRGINIE

Une femme contemporaine, ancienne consultante en transformation digitale, qui entreprend une initiation au candomblé et à l'umbanda à Recife, au Brésil.

Son parcours initiatique, avec ses rituels, ses épreuves et ses révélations, se déroule comme une plongée dans les strates invisibles de l'histoire.

Virginie découvre que les mémoires ancestrales ne connaissent pas de frontières de couleur de peau ou d'origine.

LES THÈMES AU CŒUR DU ROMAN



LA MÉMOIRE DE L'ESCLAVAGE ET LA TRANSMISSION TRANSGÉNÉRATIONNELLE

Namata interroge frontalement l'héritage de la traite négrière : comment les traumatismes se transmettent à travers les générations, comment ils habitent les corps et les âmes bien au-delà de leur contexte historique.

« Mémoires qui viennent se manifester, souvent de façon perturbante, chez des personnes qui n'ont à priori ni le profil ni la couleur de peau qui les prédestinent à porter cet héritage. »

Le roman révèle que ces mémoires ne sont pas seulement portées par les descendants biologiques, mais peuvent aussi se manifester chez des personnes d'autres origines, appelées par un mystérieux devoir de réparation.

Le récit de Namata montre avec une précision bouleversante la déshumanisation systématique de l'esclavage :

« Il faut briser un être humain pour en faire un esclave. »

Le roman dévoile aussi les « cages mentales » que les esclaves intériorisent :

« Les prisons peuvent être invisibles, et si d'une cage il est possible de s'enfuir, d'une prison intérieure, dont les barreaux ont été érigés en soi, la fuite devient impossible. »

LA SPIRITUALITÉ COMME RÉSISTANCE ET RÉPARATION

Au cœur du roman se trouve la conviction que les cultes afro-descendants (candomblé, umbanda, vaudou) sont des spiritualités de résistance. Face à l'arrachement, à la violence et au déracinement, les esclaves ont su préserver leurs divinités :

« Dans les bateaux négriers, des passagers clandestins étaient à bord, invisibles, mais présents : les divinités vaudous du peuple Fon, les orishas des yorubas, les inkis du Bantous, les fétiches familiaux de l'ensemble de l'Afrique, les Ancêtres, forces de tous. »

Cette spiritualité se distingue par son enracinement dans la nature et la terre :

« Lorsque votre vie vous est arrachée, qu'il ne vous reste plus rien, alors qu'un occidental regardera le ciel pour trouver la force dans un Dieu lointain, une personne d'origine africaine va regarder le sol et prier afin que ses ancêtres ainsi que Dieu, qui s'expriment par la Nature, lui viennent en aide. »

« Dieu dans l'eau, Dieu dans les arbres, les feuilles, le vent, la lune, le soleil… Croire en ses ancêtres. Croire en la Nature… pour rester humain. »

L'initiation de Yalorisha au Brésil devient alors un acte de reconnexion, un rituel de guérison qui permet de renouer avec ces mémoires enfouies et d'offrir une forme de réparation symbolique aux âmes blessées du passé.

LE CULTE DES ANCÊTRES ET L'UNIVERSALITÉ DE LA FILIATION

Le roman rappelle que le culte des ancêtres est l'une des pratiques spirituelles les plus universelles qui soit. Yalorisha invite les lecteurs, quelle que soit leur origine, à reconnecter avec leurs propres lignées, à honorer leurs défunts et à comprendre que nous sommes tous les héritiers d'histoires complexes, parfois douloureuses, mais toujours vivantes.

Le livre montre la puissance des cérémonies pour transcender la souffrance :

« *Nos cérémonies arrivaient à nous faire transcender notre souffrance et nous permettaient de trouver la force de rester debout, fiers et vivants.* »

L'interculturalité et la décolonisation des savoirs

Namata participe à un mouvement de décolonisation des imaginaires et des savoirs. En racontant l'initiation d'une femme dans une tradition spirituelle afro-brésilienne, le roman questionne nos préjugés, nos catégories figées et nos frontières culturelles. Il pose la question essentielle : à qui appartiennent les mémoires ? Qui peut et doit porter l'héritage de l'esclavage ?

UNE ÉCRITURE POÉTIQUE ET RITUELLE

L'écriture de Yalorisha se distingue par sa dimension profondément charnelle et spirituelle. Chaque chapitre résonne comme une cérémonie : les mots ne décrivent pas seulement le rituel, ils *le deviennent*. La langue alterne entre la crudité des scènes d'esclavage et la douceur poétique des moments d'initiation.

Le roman n'hésite pas à confronter le lecteur à l'horreur historique :

« Les innombrables corps jetés en mer sont venus modifier le comportement des requins, qui se sont mis à suivre les bateaux négriers pour se nourrir sans effort. »

Mais il révèle aussi la transmission mystérieuse des savoirs ancestraux :

« Notre savoir, au-delà des mots, se transmet par-delà la réalité visible. L'expression de nos ancêtres, nos fétiches, nous ont accompagnés par-delà les eaux, les forêts. »

Le roman échappe aux catégories : ce n'est ni un témoignage brut, ni un roman historique classique, ni un récit ésotérique. C'est une œuvre hybride qui fait de la littérature un espace de réconciliation entre visible et invisible, entre passé et présent, entre raison et sacré.

« L'écriture est devenue pour moi un prolongement du rituel, un acte de mémoire et de réparation. »

POURQUOI LIRE NAMATA ?

- **Pour découvrir une voix littéraire singulière** qui allie exigence narrative et profondeur spirituelle

- **Pour comprendre autrement l'histoire de l'esclavag**e à travers le regard d'une femme qui l'a vécu et dont la mémoire persiste

- **Pour explorer les spiritualités afro-descendants** (candomblé, umbanda, vaudou) de l'intérieur, avec respect et profondeur

- **Pour interroger nos propres racines** et notre rapport aux ancêtres, quelle que soit notre origine

- **Pour participer à un mouvement de réparation** des mémoires coloniales et de décolonisation des savoirs

“Namata, là où tout commence est bien plus qu'un roman : c'est une invitation à reconnaître que nous sommes tous héritiers de mémoires multiples, que les frontières entre les vivants et les morts sont poreuses, et que la littérature peut être un acte de guérison collective.”
Yalorisha

PRESS KIT

QUESTIONS – RÉPONSES

POUR INTERVIEWS PRESSE
YALORISHA - NAMATA, LÀ OÙ TOUT COMMENCE

SUR LE LIVRE

1. Pourquoi ce titre, « Namata, là où tout commence » ?
Namata est le nom de cette femme africaine dont l'histoire m'a été « chuchotée ». C'est une histoire qui commence là où tout commence vraiment : aux racines, dans la mémoire la plus enfouie. C'est aussi « là où tout commence » pour moi, car ce livre marque le début de mon chemin d'écriture. Mais surtout, il parle de ce point de départ universel : nos origines, nos ancêtres, ce qui nous fonde et nous traverse bien au-delà de notre existence individuelle.

2. Pourquoi avoir choisi cette structure narrative avec deux voix qui s'entrelacent ?
Je ne l'ai pas vraiment « choisi ». L'écriture s'est imposée ainsi, presque de manière automatique. Namata m'a raconté son histoire pendant que je vivais ma propre initiation au Brésil. Ces deux récits étaient indissociables : impossible de raconter l'un sans l'autre. C'est comme si les mémoires de l'esclavage avaient besoin de trouver un écho dans le présent, dans mon propre corps et mon propre parcours, pour pouvoir se dire.

3. C'est votre premier roman. Comment est née l'écriture ?
C'est une surprise totale. Je n'avais jamais envisagé d'écrire un livre. Pendant mon initiation au candomblé à Recife, quelque chose s'est ouvert. Les mots sont venus comme une forme d'écriture automatique. Je sentais la présence de Namata, cette ancêtre qui voulait que son histoire soit racontée. Je suis devenue le canal de sa voix. C'était aussi troublant que puissant.

4. Comment passe-t-on de consultante digitale à prêtresse du candomblé ?
Par une crise profonde qui fracture votre existence. J'ai vécu un mal-être intense, une sorte d'effondrement intérieur. C'est lors de la découverte de la transe que tout a basculé. J'ai compris qu'il y avait quelque chose de plus grand que moi, un appel que je ne pouvais plus ignorer. Ce n'était pas un choix rationnel, c'était de l'ordre de la survie spirituelle. Alors je suis partie à Recife, et là-bas, je me suis initiée aux cultes des orixas.

5. Qu'est-ce qu'une Yalorisha ? Que signifie ce titre pour vous ?
Yalorisha signifie « prêtresse du culte des orixas ». C'est un titre que j'ai reçu en 2017 lors d'un rituel d'initiation. Les orixas sont les forces de la nature, les divinités afro-brésiliennes. Être Yalorisha, c'est servir de pont entre le monde visible et invisible, entre les vivants et les ancêtres. C'est accompagner des personnes dans leur reconnexion à leurs racines spirituelles, à travers ce qu'on appelle la médecine des orixas.

6. Comment conciliez-vous votre activité professionnelle « rationnelle » et votre pratique spirituelle ?
Je ne les oppose plus. Pendant quinze ans dans le digital, j'ai appris la rigueur, la structure, l'analyse. Ces compétences nourrissent aussi ma pratique spirituelle. Le candomblé n'est pas du folklore ou de la superstition : c'est une sagesse ancestrale extrêmement structurée, avec ses codes, ses hiérarchies, ses rituels précis. Mon parcours m'a appris qu'il n'y a pas de contradiction entre raison et sacré. Les deux peuvent se nourrir mutuellement.

SUR LES THÈMES DU LIVRE

7. Pourquoi était-il important pour vous de parler de l'esclavage ?
Parce que les mémoires de l'esclavage ne sont pas réparées. Elles continuent de hanter nos sociétés, de structurer le racisme, les discriminations. Mais surtout, j'ai découvert que ces mémoires ne concernent pas uniquement les descendants directs des personnes asservies. Elles peuvent se manifester chez n'importe qui, comme cela m'est arrivé. Il y a un devoir de transmission, de réparation, qui nous concerne tous.

8. Le candomblé et l'umbanda sont souvent mal compris en Occident. Que souhaitez-vous transmettre ?
Que ce sont des spiritualités de résistance, nées dans l'horreur de l'esclavage mais porteuses d'une sagesse immense. Quand tout vous est arraché, quand vous n'êtes plus rien, ces cultes ont permis aux esclaves de rester humains, de garder leur dignité. En Occident, on réduit souvent le vaudou ou le candomblé à de la magie noire, à quelque chose de diabolique. C'est le regard colonial qui persiste. Mon livre veut montrer la beauté, la profondeur et la puissance de guérison de ces traditions.

9. Vous parlez beaucoup du culte des ancêtres. Pourquoi est-ce si important aujourd'hui ?
Parce que notre société valorise l'individualisme, le « self-made man », comme si nous nous construisions seuls. Or, nous sommes le fruit de lignées, d'histoires familiales, de transmissions parfois inconscientes. Honorer nos ancêtres, c'est reconnaître que nous ne sommes pas seuls, que nous portons des héritages, beaux et douloureux, et que nous avons la responsabilité de les transformer. C'est aussi une façon de retrouver du sens, des racines, dans un monde fragmenté.

SUR SA DÉMARCHE

10. À qui s'adresse ce livre ?
À toutes les personnes en quête de sens, de racines, de reconnexion. À celles et ceux qui sentent qu'il y a quelque chose de plus grand qu'eux, une mémoire qui les traverse sans qu'ils sachent pourquoi. Mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la décolonisation des savoirs, à l'histoire de l'esclavage, aux spiritualités alternatives. Ce n'est pas un livre réservé aux initiés : c'est une invitation universelle à questionner d'où nous venons.

11. Vous animez aussi un podcast, « Mille et une façon de vivre sa Foi ». Quel lien avec votre livre ?
Le podcast prolonge la démarche du livre : ouvrir un espace de dialogue et de tolérance. J'invite des personnes de différentes spiritualités à partager leur foi, leur chemin. L'objectif est de permettre à chacun de comprendre et de respecter la religion ou la spiritualité de l'autre. Dans un monde où les crispations identitaires et religieuses sont de plus en plus fortes, je crois profondément à la puissance du dialogue sincère.

12. Quels sont vos projets futurs ?
Je travaille sur un second livre consacré à Marie Laveau, la célèbre prêtresse vaudou de la Nouvelle-Orléans. Son histoire m'appelle, comme celle de Namata. Je continue aussi mes accompagnements individuels en Suisse et en ligne, et je prépare des rencontres publiques autour de Namata pour créer des espaces de parole sur ces questions de mémoire, de transmission et de spiritualité.

KIT PRESSE

DIFFERENTS ANGLES PRESSE

4 pitchs adaptés selon les médias
Namata, là où tout commence - Yalorisha

ANGLE 1 : PRESSE LITTÉRAIRE

Pour : Le Monde des Livres, Lire, Page des libraires, revues littéraires, blogs littéraires, librairies indépendantes

PITCH : Une écriture rituelle qui réinvente le roman historique

Namata, là où tout commence défie les catégories littéraires. Premier roman de Yalorisha, prêtresse du candomblé, ce livre entrelace deux voix et deux époques : celle de Namata, femme africaine réduite en esclavage au XVIIIe siècle, et celle de l'autrice, en pleine initiation spirituelle au Brésil contemporain.
Cette construction narrative audacieuse — fruit d'une écriture quasi automatique où « Namata a chuchoté son histoire » — crée un dispositif littéraire puissant : le passé et le présent se répondent, les mémoires se transmettent, et l'écriture devient elle-même un acte rituel. La langue alterne entre la crudité bouleversante des scènes d'esclavage et la poésie charnelle de l'initiation.

Ni témoignage brut, ni roman historique classique, ni récit ésotérique, Namata invente une forme hybride où la littérature devient espace de réconciliation entre visible et invisible, passé et présent, raison et sacré. Une voix littéraire singulière qui s'inscrit dans le mouvement de la littérature afro-descendante francophone.

Angles d'articles possibles :
- *Portrait d'autrice : du digital au chamanisme, parcours d'une voix littéraire inattendue*
- *Analyse littéraire : la double narration comme dispositif de réparation mémorielle*
- *Critique : quand l'écriture devient rituel — une forme romanesque inédite*
- *Contexte : Namata et le renouveau de la littérature afro-descendante francophone*

ANGLE 2 : PRESSE SPIRITUALITÉ / BIEN-ÊTRE

Pour : Inexploré, Nouvelles Clés, INREES, magazines de développement personnel, médias holistiques

PITCH : Le candomblé, spiritualité de résistance et de guérison
Comment les spiritualités afro-brésiliennes (candomblé, umbanda) ont-elles permis aux esclaves de survivre à l'innommable ? Namata, là où tout commence plonge au cœur de ces traditions ancestrales méconnues en Occident, où elles sont encore trop souvent réduites à de la « magie noire ».

Yalorisha, prêtresse initiée à Recife (Brésil), raconte son propre parcours : consultante digitale rattrapée par un mal-être profond, elle découvre la transe et s'initie aux cultes des orixas. Son livre révèle comment ces spiritualités de résistance offrent aujourd'hui des clés de guérison : le culte des ancêtres, la reconnexion à la nature comme divinité, les rituels de réparation des mémoires transgénérationnelles. Au-delà du folklore, Namata montre la profondeur et la puissance de guérison de traditions trop longtemps diabolisées. Une invitation à reconnaître que nous sommes tous héritiers de mémoires qui nous dépassent et que nous avons le pouvoir de les transformer.

Angles d'articles possibles :
- *Reportage : immersion dans le candomblé, une spiritualité vivante et méconnue*
- *Pratique : le culte des ancêtres, un rituel universel pour notre époque*
- *Témoignage : de la crise existentielle à l'initiation spirituelle*
- *Dossier : les spiritualités afro-descendantes, entre résistance et guérison collective*

ANGLE 3 : PRESSE SOCIÉTÉ / CULTURE

Pour : Télérama, Les Inrocks, Libération, Le Temps, Mediapart, France Culture, revues culturelles

PITCH : Décoloniser les mémoires de l'esclavage

« Il faut briser un être humain pour en faire un esclave. » Namata, là où tout commence ne raconte pas seulement l'horreur de la traite négrière. Ce premier roman interroge frontalement la question des mémoires non-réparées : comment les traumatismes de l'esclavage continuent-ils de structurer nos sociétés ? Qui porte cet héritage ? Et comment le transformer ?

Yalorisha, prêtresse du candomblé, révèle que les mémoires de l'esclavage peuvent se manifester chez des personnes qui n'ont « ni le profil ni la couleur de peau » pour les porter. Son livre témoigne d'un appel mystérieux mais impérieux : celui de la réparation collective par le rituel, la transmission et la littérature.

Namata s'inscrit dans le mouvement de décolonisation des savoirs et des imaginaires. Il pose des questions essentielles : à qui appartiennent les mémoires ? Comment les spiritualités afro-descendantes, nées dans la violence de l'esclavage, sont-elles devenues des outils de résistance et de dignité ? Et que peuvent-elles nous apprendre aujourd'hui sur la réconciliation avec nos histoires douloureuses ?

Angles d'articles possibles :

- *Débat : faut-il « décoloniser » les mémoires de l'esclavage ?*
- *Enquête : comment les traumatismes se transmettent à travers les générations*
- *Portrait : qui sont ces « héritiers spirituels » de l'esclavage ?*
- *Contexte : les spiritualités afro-brésiliennes, un patrimoine vivant menacé*

ANGLE 4 : PRESSE FÉMININE / LIFESTYLE

Pour : Elle, Marie Claire, Femina, Psychologies, Grazia, magazines féminins

PITCH : Quand les femmes réécrivent leur histoire

Consultante en transformation digitale, Yalorisha menait une vie apparemment réussie. Jusqu'à ce qu'une crise profonde la pousse à tout remettre en question. Direction le Brésil, où elle s'initie au candomblé et devient prêtresse. De cette quête naît Namata, là où tout commence, un premier roman bouleversant.

Le livre entrelace deux destins de femmes : Namata, arrachée à son village africain et réduite en esclavage au XVIIIe siècle, et l'autrice elle-même, en quête de ses racines invisibles. Ces deux voix révèlent la force de la transmission féminine, la puissance des lignées maternelles et la nécessité de se réapproprier son histoire pour se réinventer.

Au-delà du parcours personnel, Namata interroge : comment honorer nos ancêtres femmes ? Comment transformer les blessures héritées en lumière ? Et comment oser une reconversion radicale quand tout vous pousse à rester dans le confort du connu ? Un livre sur le courage de devenir soi.

Angles d'articles possibles :
• Portrait inspirant : du burn-out spirituel à la réinvention totale
• Enquête : ces femmes qui osent des reconversions radicales
• Témoignage : « Comment j'ai écouté l'appel de mes ancêtres »
• Pratique : le culte des ancêtres, un rituel pour se reconnecter à sa lignée féminine

NOTE D'INTENTION

Ce livre m'a apporté, à moi, beaucoup de résilience. Parce que si, dans l'humanité, des hommes et des femmes ont survécu à l'esclavage, à cette horreur absolue, alors quelle épreuve de ma vie ne puis-je pas surmonter ? Cette pensée m'accompagne. Elle me donne de la force.

Les spiritualités afro-brésiliennes ne sont pas du folklore. Ce sont des spiritualités de résistance, nées dans l'enfer de l'esclavage. Elles ont permis aux êtres humains réduits en esclavage de rester humains, de garder leur dignité, leur âme. C'est une sagesse immense, et elle mérite notre respect.

***

J'ai écrit Namata, là où tout commence avec une urgence : celle de faire porter un autre regard sur les spiritualités africaines.

Nous avons de l'admiration pour le chamanisme amérindien, le chamanisme amazonien, les spiritualités asiatiques. Mais dès que nous parlons du continent africain, c'est immédiatement la peur et la diabolisation. Pourquoi cette différence de traitement ? Pourquoi ce deux poids, deux mesures ?

Rien que le mot « vaudou », utilisé comme synonyme de « magie noire », est déjà une forme de racisme. Cette diabolisation systématique des spiritualités africaines n'est pas anodine : c'est l'héritage direct de la propagande esclavagiste, qui devait déshumaniser les Africains pour justifier l'innommable.

***

Aujourd'hui, dans un monde qui se déchire, où le mouvement Black Lives Matter révèle les séquelles toujours vivantes de l'esclavage, il est temps de dire une vérité essentielle : l'esclavage n'est pas un problème de la communauté noire. C'est un traumatisme de notre histoire collective qui doit être considéré et réparé, quelle que soit notre couleur de peau.

Le retard que nous portons encore aujourd'hui en tant que Blancs sur l'Afrique, ce regard condescendant que nous posons souvent sans même nous en rendre compte, est le résultat direct d'une communication raciste transmise par les esclavagistes. Nous avons hérité de leur vision du monde. Il est temps de la déconstruire.

***

***

J'espère que ce livre ouvrira les consciences. J'espère qu'il apportera un autre regard sur la traite négrière et, plus largement, sur les spiritualités africaines comme outils de résistance, de dignité et de survie.

Si une personne afro-descendante lit Namata, j'aimerais qu'elle retrouve en elle une forme d'ancêtre originelle. Parce qu'il est possible que son propre ancêtre ait vécu un récit très similaire à celui de Namata. Que ce livre soit une reconnexion, une main tendue à travers les siècles.

Si une personne blanche lit Namata, j'aimerais qu'elle se questionne sur son propre lien à l'Afrique, sur sa propre condescendance inconsciente. Que ce livre soit un miroir qui révèle ce que nous préférons ne pas voir.

***

Mon espoir le plus profond pour Namata ? Qu'il contribue à lutter contre le racisme. Pas seulement le racisme violent et explicite, mais aussi celui, insidieux, qui se cache dans nos regards, nos mots, nos peurs inconscientes.

Que ce livre ouvre un espace de dialogue. Que les mémoires de l'esclavage trouvent enfin un lieu de réparation. Que nous osions regarder en face ce que nos ancêtres, blancs ou noirs, esclavagistes ou esclaves, ont vécu et transmis.

Parce que tant que nous n'aurons pas réparé ces mémoires, elles continueront de nous hanter, de structurer nos sociétés, de perpétuer l'injustice.

***

EXTRAITS

EXTRAIT 1 : Le départ - Namata

Passage tiré du récit de Namata, jeune femme africaine capturée et déportée

Mon départ fut malheureusement sans artifice, simple, trop simple.

Des hommes, alors que je ramassais des racines un peu trop loin des autres femmes, m'ont remarquée. Des hommes montés sur des chevaux accompagnés de caravanes. L'un d'eux s'approcha de moi, ma curiosité ne m'avait alors pas poussée à la méfiance. Sans paroles, un coup que je n'avais pas vu venir, trop heureuse de rencontrer un étranger, me foudroya. Je me souviens même que dans le ridicule de la situation, j'eus la fugace pensée d'être heureuse qu'un étranger vienne vers moi et que j'aurai de belles choses à raconter au coin du feu, le soir même.

Mon histoire, je ne la raconterais jamais, il n'y aurait plus de coin du feu, du moins avec mon ancienne famille, la famille de mes racines.

Cette famille qui me donnera la force, toujours, jusqu'au moment où au dernier instant de ma vie, leurs visages, qui ont constitué mon être, ma vie, mon enfance, ne seront que des images estompées, des visions. À mes vieux jours, je me surprendrai à douter de n'avoir que rêvé de mon enfance. Des terres ocre. D'un simple coup sur la tête, sans un mot, je suis devenue pour mon village une offrande au génie de la brousse.

J'ai donc été happée. Autour de moi, des personnes dont je ne connais pas les noms et dont je ne sais rien. Des lieux, des villes inconnues, défilent sous mes yeux. Des gens qui parlent sans que je ne puisse rien y comprendre. Au fil des jours, les paysages défilent dans cette alternance de nature, de cultures et de villages, quand l'impensable apparait devant moi : une étendue d'eau sans fin. Je pensais que j'étais arrivée au bout du monde. Le monde se terminait par de l'eau. Jamais je n'aurais pu imaginer aussi vaste étendue.

Comment imaginer l'inimaginable...

L'inimaginable s'ouvrait devant moi dans une beauté stupéfiante, l'inimaginable allait encore me saisir, mais il prendrait le nom de « cruauté ».

Le convoi de caravanes dans lequel je suis partie s'est arrêté au bord de l'eau, la foule, les structures de bois sur l'eau avec des personnes qui montent et descendent les bras chargés.

La cruauté, la voilà. Je ne suis plus personne, je ne suis plus une partie de mon village, je ne suis plus une humaine. Les êtres blancs comme des fantômes étaient dans les bateaux qui flottent sur l'eau. Dieu, en leur donnant la vie, a oublié de mettre en eux de la couleur. Blancs comme des êtres désincarnés. Dieu, en les envoyant sur cette terre, avait aussi oublié d'y mettre la vie qui s'exprime par l'amour. Ces hommes sans couleur devaient descendre d'une magie ténébreuse. Ces hommes n'ont jamais dû avoir ni mère ni « tantie » qui sortaient des poitrines généreuses et laiteuses pour leur transmettre l'abondance de l'amour de la vie.

L'amour avait-il la couleur du marron ? Pouvait-on percevoir la capacité à aimer d'une personne au niveau de marron de sa peau colorée ? Ces êtres désincarnés sans couleur, pourtant visibles et solides, n'avaient-ils jamais été enfants ?

À cette époque, il me semblait impensable qu'ils fussent humains. Jamais n'avaient-ils été enfants, portés dans le dos de leurs mères, sœurs, « tanties », n'étaient-ils pas restés des heures durant l'oreille collée contre le corps d'un être aimant au cœur battant ? Poum-Poum. Poum-Poum. Poum-Poum. Poum-Poum. Cette musique de la vie qui rassure l'âme.

Les spectres blancs devaient arriver sur Terre par un autre dessein divin, impossible qu'ils eussent été enfants, impossibles qu'ils eussent été aimés.

EXTRAIT 2 : Le rituel — L'initiation

Passage tiré du récit d'initiation de Virginie au Brésil

Quatre heures du matin. Il fait froid. La Mère de Saints me réveille. La fraîcheur de l'air me saisit. Il est l'heure. L'heure du dernier bain, le bain qui marquera la fin du rituel, la clôture de « l'Obori ».

Je me lève, on me déshabille. Je frissonne. Il peut aussi faire froid au Brésil. On recouvre mon corps d'un linge blanc. La Mère et le Père prient en nagô, ce dialecte perdu qui trouve écho dans les confins de l'Afrique de l'Ouest. Ce couple qui n'en est pas un dans la vie est un couple spirituel. Mon Père de Saints psalmodie, il tape de la cloche, nous avançons dans la rue déserte. Il est quatre heures.

Lui se retourne, elle retire le voile de mon corps, me laissant nue. Elle me tend un grand bol. Un liquide rouge sombre dont je préfèrerais ne pas connaître la composition. Nous sommes mardi matin. C'est le bol qui contient le sang. Restes de sang coagulé des animaux sacrifiés vendredi, mélangés à des plantes macérées et à de l'eau de Cologne.

« Beba três vezes ! », « Bois trois fois ! », m'intime-t-elle.

Je bois. Le reste du contenu est déversé lentement sur mon corps au rythme des prières. Ces prières inchangées depuis tant d'années, depuis tant de siècles.

On me recouvre à nouveau du linge blanc immaculé qui, au contact de ma peau, se teinte par endroits d'une couleur ocre. Le soleil darde ses premiers rayons, de la puissance de celui qui se sait vainqueur sur l'obscurité et qui sait que sa puissance explosera dans le ciel.

Je suis revêtue d'une belle robe traditionnelle blanche, superposition de jupons qui la rend bouffante à l'excès, on m'entoure le torse d'un large tissu. On me met des colliers de verroterie et mes pieds sont chaussés de sandales ornées de perles. Dans ma main droite un éventail blanc et, dans ma gauche, un petit sac brodé de perles.
Ce qui fait bizarre, c'est le tissu blanc qui me couvre les cheveux et descend sur mes épailes jusqu'à ma taille, me couvrant les oreilles et le visage.

Nous sommes dans la salle de rituel, moi et toutes mes sœurs de Saints aux tenues blanches similaires à la mienne. Je dois me tenir debout au milieu de cette pièce, un écusson me recouvre le visage, je ne vois presque rien. Je sens des personnes tout autour de moi, mon corps m'appartient, mais il ne m'appartient pas. Toutes mes sœurs de Saints autour de moi chantent et tournent autour de moi. Je ne comprends pas les dialectes ni les langues. Je sens juste cette puissance vibratoire autour de moi qui me fait danser en fermant les yeux.

J'ai connu ce sentiment de magie, enfant, lorsque mon corps prenait le rythme de celui du ventre de ma maman, quand dans l'euphorie je chantonnais, les yeux fermés dans cet entre-deux, qui n'est ni éveil ni sommeil, et se laissait porter par cette berceuse des vagues du liquide amniotique et les battements de cœur : Poum-Poum. Poum-Poum. Poum-Poum. Poum-Poum.

Dans ce moment, je trouve les traces de toutes mes « mamans », toutes celles qui, au fil de mes vies, m'ont donné naissance. Celles dont je me souviens et celles que j'ai oubliées. Celles dont je suis issue dans cette incarnation et toutes les autres, peut-être des dizaines, des centaines. La musique des tambours et des chants retentit dans cet espace invisible.

Merci